



Franchir cette porte et tout sera fini.

Facile à dire quand on est du bon côté, mais moi, je ne suis pas bien placé et je n'arrive pas à me décider. Un proverbe que j'ai appris dans mon enfance prétendait que devant un choix, on sait toujours ce qu'on va perdre, mais jamais ce qu'on pourrait gagner. Ce moment se présente encore à moi, comme il s'est déjà présenté en de multiples carrefours de la vie.

Trop tard pour refaire le chemin à l'envers ; impossible d'être sûr de celui qui m'attend.

Ah, si seulement, je pouvais recommencer ma pauvre petite vie depuis le premier jour et changer les choses à ma guise : je commencerais par d'autres parents. Ensuite, le pouvoir de rester jeune, beau et intelligent – j'ignore si un jour, je fus un des trois. Après, je baignerais dans le bonheur et dans l'amour. Mais ça n'existe que dans les contes de fées, les histoires de princesses ou les pages glacées des magazines. Parce que la vraie vie, elle s'apparente davantage à la solitude, les mensonges, les trahisons, l'abandon. Et au bout du compte, je me retrouve devant ce dilemme infernal : d'un côté, être libre de mon enfermement ; de l'autre, vaquer à la merci de leur bon vouloir.

Mon existence a été cet éternel recommencement. Sans cesse, dans le même cas de figure, toujours coincé entre l'impossibilité de faire ce que je préfère et l'obligation d'obéir. Entre l'interdit et l'obligé. C'est donc cela la liberté : obéir ? Obéir aux parents, aux professeurs, aux patrons, aux flics, aux docteurs, à qui encore ?

Bien peu donnent l'exemple : ils ne savent même pas s'obéir à eux-mêmes, choisir en se regardant droit dans les yeux, décider en leur âme et conscience. Et ils me reprochent de donner l'impression d'être enfermé dans ma folie.

Par bonheur, d'un simple geste, je peux changer le cours de ma vie et la mener vers d'autres lieux, d'autres horizons : je ferme les yeux, je vogue à travers les océans, je m'envole vers des comètes lointaines, je cours sur la banquise ou sur les dunes du désert. Dans ces moments, personne pour me dire quelle direction suivre, quel cap pointer.

Alors pourquoi leur obéir ? Pourquoi m'obliger à obéir ? Pourquoi adopter leurs limitations ?

Franchir cette porte et tout sera fini. C'est bien ce que je redoute le plus : finir.

Comme ce jour où j'ai tourné les talons à l'instant où Claire, la souriante secrétaire, m'a invité à entrer dans le bureau de son directeur. Ce jour m'aura été néfaste à plus d'un titre : le pédégé voulait m'embaucher pour vider ses caisses dans les rayons de la supérette, passer le plus clair de mon temps à aligner des boîtes, des flacons ou des conserves. Je ne me suis pas vu perdre des heures, des journées entières à disposer en rangs serrés des trucs et des machins en promotion, en offres exceptionnelles ou à des prix imbattables. J'ai renoncé à cet avenir de lignes droites et préservé mon temps précieux.

Ma mère a reproché mon attitude ; qu'est-ce qu'elle a approuvé chez moi ?

Mon père me l'a fait comprendre avec ses mots à lui : il avait un fils « à la masse, con sans bornes, merdeux à chier ». Je n'ai jamais vérifié dans le dictionnaire, mais je le soupçonne encore d'avoir été incohérent ou d'avoir sombré dans des pléonasmes scolastiques. J'aurais dû vérifier.

Ce jour-là, je n'ai écouté que mon instinct et la seule à m'approuver fut Claire : on s'est revu, et on a partagé les plus douces affinités.

Personne d'autre n'a cherché à me comprendre ; au contraire, parents, éducateurs, conseillers m'ont seriné qu'il me fallait accepter un travail pour avoir de l'argent, qu'avec ce blé, je ferais ce que je déciderais et que je gagnerais en autonomie. Tu parles, ils cherchaient surtout à accroître leurs résultats et gonfler leurs statistiques :

— Nous avons reçu X jeunes, en avons casé X pour cent...

Et aucun n'est heureux de son sort. Ce dernier compte est absent de tous leurs calculs, sans doute trop dur à mesurer pour eux.

Au lieu de ce petit arrangement, j'ai opté pour le contraire : continuer à explorer la vie, rester ouvert à des opportunités imprévues, être à l'affût de profits insoupçonnés... Bon d'accord, rien ne s'est présenté... sauf Claire. Elle m'a plu, on a bien rigolé de son patron et, surtout, je l'ai aimée comme une bête. Jusqu'au jour où elle a décidé de partir, même pas pour un autre, simplement pour ne plus être avec moi. Oh, jour funeste engendré par ce jour néfaste.

Franchir cette porte et tout sera fini.

Je n'en ai ni l'envie, ni la force. Pas envie d'abandonner cette pièce, petite c'est sûr, mais bourrée de souvenirs, de moments partagés avec Claire, de propos entendus, de confidences murmurées. Pas envie de quitter cet endroit, le laisser à des inconnus qui en changeront aussitôt les couleurs et en effaceront les baisers. Pas envie de renoncer à ces instants qui me manquent, ni à ceux qui m'ont déchiré.

Je n'ai pas la force de marcher vers un destin que j'ignore et qu'ils me dicteront. Pas la force d'affronter les questions convenues et les réponses attendues. Pas la force de répéter dans le vide et l'indifférence les raisons de mes actes et de mes décisions. Je suis épuisé, épouvanté, vide, vidé : franchir cette porte serait un ultime pas vers le néant, alors que j'aspire à une vie pleine, entière, éternelle, sans gloire mais sans heurts.

Là et maintenant, je me sens libre, libre de penser à l'abri des contraintes, de rêver à elle, de la revoir dans mes bras, d'imaginer une vie de douceur et de bonheur. Tout le monde n'a pas la même définition de la liberté : pour beaucoup, aller et venir suffisent à leur contentement ; selon eux, traîner les rues, errer

sans but, musarder au hasard des chemins, faire du lèche-vitrine, acheter des trucs à jeter, voilà des exemples de liberté.

Pauvres gens, la moindre goutte de pluie les oblige à s'enfermer et ils sont aussitôt prisonniers. Un embouteillage au coin de leur rue et ils ne peuvent plus circuler. Les boutiques fermées, les vitrines mornes sous le ciel gris de leur dimanche et ils se sentent privés de tout. Tandis que moi, je goûte la liberté dans mon âme, personne n'a le pouvoir de me la prendre. Jusqu'à mon dernier souffle, elle m'appartient et jusqu'à mon dernier souffle, je rêvasserai à ce qui me plaît, à ce qui me charme, à ce qui m'attire.

Franchir la porte, voilà ce que je n'ai jamais su faire : porte de classe, porte d'hôpital, porte de prison, je n'aurai connu que cela. Et ils disaient que c'était pour mon bien à chaque fois. En échange, qu'ai-je gagné ? Qu'ai-je appris ? Suis-je en meilleure santé ? Mes bêtises sont-elles réparées ? Qui s'est posé ces questions ?

Tout le monde m'a reproché de ne pas y réfléchir. En vérité, chacun de ces points me tourmente à longueur d'heures lourdes et de nuits blanches : jamais une seule réponse reconfortante. Personne pour me dire, avec mes mots à moi, avec mon cœur, pourquoi il était préférable pour moi d'opter pour ceci ou pour cela. Personne pour m'expliquer comment m'y prendre et atteindre ce que je visais. Personne pour me montrer les moyens à utiliser et le chemin à suivre.

Pour ces gens qui se répétaient, tout semblait évident, tout allait de soi :

— *À vingt ans, il faut se fiancer ; se fiancer pour pouvoir se marier et se marier pour avoir des enfants !*

Pour ces gens-là, il suffisait de franchir la porte et s'envoler dans le grand monde. Pour eux, la porte restait ouverte s'ils voulaient revenir se réfugier dans les bras de maman. Ils oubliaient que même les oisillons apprennent à battre des ailes avant de décoller, que même les chatons reviennent suspendus à la gueule de leur mère, et ils s'imaginaient que j'étais capable de tout deviner, tout comprendre, tout savoir, tout accepter tout seul.

La vie m'est apparue comme un marécage d'incertitudes que je devais traverser à l'improviste. Oh, je ne souhaitais pas être couvé en permanence, être dorloté du matin au soir ; seulement être accompagné, orienté, guidé vers un horizon qui me soit attirant, tentant, motivant – comme ils savaient si bien le ressasser. Au lieu de cela, le seul conseil transformé en ordre était de suivre la voie tracée, d'aller dans des impasses balisées par eux, d'imiter les copains de mon âge et de ma trempe.

Franchir la porte et tout sera fini.

Aujourd'hui encore, ils attendent de moi que je leur obéisse pour que tout finisse. Mais si j'obéis, si j'obtempère, que restera-t-il de ma pauvre vie ?

Certes, j'ai dû me soumettre aux privations, aux interdits et aux obligations sans nombre ; mais cette misère m'a toujours laissé circuler dans mes pensées et dans mes délires : je n'aspirais pas à vivre comme tout le monde, je me contentais de ne ressembler à personne et qu'importe si mon imagination est pauvre, c'est la mienne et seulement la mienne.

Ici, je suis chez moi, en moi, avec moi. Le calme, la tranquillité, la paix, j'ai tout ce qu'il me faut, sans limitation. Je ne demande rien de plus.

Enfermé dans mon minuscule univers familial, je crains de m'aventurer dans les villes pleines d'incertitude, j'ai peur des rues encombrées de doutes, des avenues saturées d'illusions. Laissez-moi mon petit monde de petits plaisirs, personnels et rassurants. Au-dehors, je serais au-delà, lancé dans l'univers, au risque de me sentir perdu, paumé, hagard.

La seule personne qui pourrait encore me convaincre de les écouter, c'est Aïcha ; elle savait me persuader de ce qui était bien pour moi, pas pour les autres. Quand nous nous sommes trouvés à l'hôpital, en plein cœur de la nuit, elle était désolée d'être seule à me soigner dans le service désert : les pansements me faisaient mal, un gros lascar venait me maintenir quand les infirmières devaient en changer.

Seule, Aïcha implora ma gentillesse, elle me supplia de ne pas crier, de ne pas pleurer, de la laisser faire. Elle se justifiait parce que le traitement était pour mon bien, à moi, et y arriver ensemble lui ferait plaisir, à elle. Elle n'a jamais prétendu que ma santé intéressait la société ou le docteur, que tout le monde se soignait par discipline ou par obligation. Elle n'a parlé que d'elle et de moi. J'ai compris alors à quoi ça servait d'être bons, l'un avec l'autre, et je m'y suis plié avec grâce.

Tu vois, Aïcha, je n'ai pas oublié ton nom. Je me souviens de ta douceur, de ta voix ; ton visage sourit dans mes yeux. Tu es la seule personne qui, une nuit, m'a aidé à franchir une porte. Je t'entends encore me parler de toi et de moi ; je t'entends qui me supplie, qui m'appelle. Tu viens soigner Claire et on continuera à s'aimer.

C'est vers toi que je franchis cette porte.

Flash d'actualité :

*Nous apprenons que l'individu, barricadé dans l'appartement où il a assassiné son ex-compagne, vient de se rendre aux forces de l'ordre. Il s'agit d'un homme âgé de vingt-quatre ans, inconnu de la Justice et de la police. Il n'a opposé aucune résistance et s'est livré lui-même aux policiers qui l'attendaient derrière la porte.*